

Article

« Saint-Denys-Garneau lecteur de Baudelaire »

Roland Bourneuf

Études littéraires, vol. 1, n° 1, 1968, p. 83-112.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500005ar>

DOI: 10.7202/500005ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

SAINT-DENYS-GARNEAU LECTEUR DE BAUDELAIRE

roland bourneuf *

Baudelaire représente la somme des influences que Saint-Denys-Garneau a reçues, le centre à partir duquel le poète canadien a posé et débattu tous ses problèmes d'ordre artistique ou existentiel. Chez lui, il n'y eut pas de crise, pas de découverte, pas d'idée de quelque importance auxquelles Baudelaire ne se trouvât associé. L'œuvre de Baudelaire fut pour Saint-Denys-Garneau ce que fut la Bible pour Claudel, un livre de chevet jusqu'à la fin. Dans les textes publiés ou inédits de Saint-Denys-Garneau — journal intime, notes de lecture, correspondance —, une quarantaine de citations s'échelonnent entre 1930 et 1940. La lecture a été assidue et presque sans interruption, signe d'une véritable consanguinité entre lecteur et auteur. Mais si Baudelaire a tenu pour Saint-Denys-Garneau le rôle d'un frère aîné, il a été avant tout son maître à penser et à sentir.

Une longue fréquentation

Saint-Denys-Garneau a lu à coup sûr *les Fleurs du Mal* au complet, puisqu'il mentionne *Recueillement* et *Plaintes d'un Icare* qui sont des additions de la troisième édition. Il a lu aussi les journaux intimes, *Fusées* et *Mon cœur mis à nu*. Par exemple la note sur le suicide, « seul sacrement du stoïcisme¹ », est tirée de *Fusées* XV, celle de la « double postulation » et de l'amour « désinfecté » par le mariage, respectivement de *Mon cœur mis à nu* XI et XVIII, cette dernière lecture étant confirmée par une lettre à Jean Le Moyne². La certitude est moins grande quant aux *Petits Poèmes*

* L'auteur de cet article publiera bientôt, aux Presses de l'Université Laval, un ouvrage intitulé *Saint-Denys-Garneau et ses lectures européennes* (N. D. L. R.).

¹ *Journal*, Montréal, Beauchemin, 1962, p. 270 (toutes les références au *Journal* suivies d'un numéro de page renvoient à cette édition).

² (« Ce que tu me citais, dans ta dernière lettre, de *Mon cœur mis à nu*, me donne encore plus le goût de le lire en entier »), lettre à Jean Le Moyne, septembre 1934, dans *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH, 1967, p. 156.

en prose : Saint-Denys-Garneau parle seulement du « désir de peindre³ » qui se trouve être le titre du morceau XXXVI. Pour ce qui est de l'œuvre critique de Baudelaire, littéraire ou artistique, le doute demeure, mais il est à peu près certain que le poète canadien a lu les *Notes nouvelles sur Poe* précédant les *Nouvelles Histoires extraordinaires* où Baudelaire reprend l'extrait le plus important de son étude sur Théophile Gautier⁴. Peut-être aussi l'étude sur Wagner auquel s'intéressait également Saint-Denys-Garneau.

Parmi les études consacrées au poète des *Fleurs du Mal*, Saint-Denys-Garneau lit coup sur coup en septembre 1934 *la Mystique de Baudelaire* de Jean Pommier dont il s'amuse à parodier le chapitre sur les synesthésies, « livre analytique jusqu'au morcellement, un livre < scientifique > » et qui ne lui plaît guère, *Notre Baudelaire* de Stanislas Fumet, « un très beau livre » auquel il consacre un long commentaire dans une lettre à Le Moyne⁵. L'ouvrage lui a été une introduction décisive à l'œuvre baudelairienne puisque Saint-Denys-Garneau aborde, en relation avec cette étude critique, les points permanents de sa réflexion : fuite vers l'absolu, catholicité de Baudelaire, intuition de la beauté totale. Puis le *Baudelaire* d'Ernest Sellière qu'il se contente de mentionner, et qui, dans son sage académisme, ne semble guère de nature à l'avoir impressionné. Et enfin, l'étude de Charles Du Bos sur *Mon cœur mis à nu*, à laquelle il fait allusion dans une lettre à Robert Élie de 1939⁶ et qui a dû le plonger au vif de l'alchimie baudelairienne. Cette étude, en effet, s'attache aux aspects de Baudelaire que Saint-Denys-Garneau lui-même a retenus, ceux par lesquels il s'identifie à l'auteur des *Fleurs du Mal* : recherche de la beauté par le poète « excédé » de la vie et de ses propres fautes, la douleur, le cri vers Dieu. L'étude de Du Bos pourrait s'appliquer presque littéralement au drame du poète canadien.

³ *Journal*, 1936, inédit. Les textes inédits cités dans cette étude figureront dans une édition en préparation des œuvres complètes de Saint-Denys-Garneau par Benoît Lacroix et Jacques Brault.

⁴ Sa conception de la poésie qui « n'a pas d'autre but qu'elle-même » et qui est « l'aspiration humaine vers une Beauté suprême », vient de Charles Baudelaire, *Théophile Gautier*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, pp. 685-686. (Toutes les citations de Baudelaire renvoient à cette édition.)

⁵ Lettre à Jean Le Moyne, septembre 1934, *Lettres à ses amis*, p. 156 ; l'étude de Du Bos a été publiée dans *Approximations*, Paris, Corrèa, 1932, 5^e série.

⁶ Lettre à Robert Élie, *ibid.*, p. 403.

Les premiers contacts avec l'œuvre, établis sans doute lors de son cours classique chez les Jésuites de Montréal et antérieurs à 1930, sont restés sans écho immédiat. Il écrit à Françoise Charest en 1930 : « J'ai hâte de vous entendre parler de Baudelaire : j'en ai lu seulement quelques pièces, il y a longtemps déjà et il ne m'en souvient plus⁷. » Les véritables débuts de la lecture datent de 1933, à une époque où Saint-Denys-Garneau était épris de Verlaine et de Mæterlinck. À Le Moyne : « ... Je te raconterai comme Baudelaire me plaît, et qu'il m'accompagne souvent dans mes randonnées ...⁸ » Son correspondant et ami, qui avait lui-même une grande ferveur pour Baudelaire, ne semble pas avoir été étranger à cet engouement nouveau, et, pour une fois, définitif. Sans immédiatement les supplanter, *les Fleurs du Mal* vont trouver place à côté de *Sagesse* et du *Trésor des humbles*. Dès lors, la lecture de Baudelaire se poursuivra probablement jusqu'à la mort, puisque les derniers billets adressés à ses correspondants le mentionnent⁹, et avec des moments de plus grande fréquence suivant les années. En septembre-octobre 1934, par exemple, où Saint-Denys-Garneau fait de Baudelaire une étude approfondie, et même, contrairement à ses habitudes, assez systématique, semble-t-il ; puis toute l'année 1935, en particulier août-octobre ; en 1936, et finalement de septembre 1937 à janvier 1938. Il serait vain de tirer des conséquences rigoureuses des statistiques de fréquence, vu l'irrégularité avec laquelle l'écrivain canadien tenait à jour sa correspondance et son journal : une seule mention en 1939 et une autre en 1940 suffisent à prouver que sa fidélité est sans doute demeurée entière. Mais d'une façon générale, la lecture s'étend sur les années décisives de formation. D'autre part, elles correspondent souvent à des moments de doute, d'examen de conscience, de reprise en main à la suite de crises, par exemple en 1935, et surtout en 1937-1938 après le voyage désastreux en France. Mais là encore, le rythme capricieux des notations incite à une grande prudence dans l'interprétation ; un seul fait demeure certain : Baudelaire représente dans les lectures de Saint-Denys-Garneau l'exemple unique d'une fidélité sans démenti.

Beaucoup plus significative est l'évolution de l'attitude de Saint-Denys-Garneau envers Baudelaire. Elle est l'histoire d'une adhésion progressive jusqu'à ce qu'elle devienne foi totale. Elle n'est pas allée cependant sans réticences au début. La découverte déclenche un enthousiasme auquel s'ajoute de la sympathie qui provoque un serrement de cœur devant le poète torturé : « J'ai lu cet après-midi

⁷ Lettre à Françoise Charest, 18 juin 1930, inédit.

⁸ Lettre à Jean Le Moyne, 2 août 1933, *Lettres à ses amis*, p. 79.

⁹ Par exemple, en août 1940, *ibid.*, p. 460.

quelques vers de notre cher Baudelaire. Cela m'a empoigné. Pauvre malade ! Mais quelle élévation d'art¹⁰ ! » Mais Saint-Denys-Garneau ne se livre pas encore totalement ; il reste sur la défensive, distinguant d'un œil critique ce qu'ont de vénéneux ces *Fleurs du Mal*, et, dans cette même lettre où il dit son émotion, il ajoute : « Je sens mieux, comme je ne l'ai pas lu depuis quelque temps et que je mène une vie très saine, comme il est morbide et dangereux. Cela ne m'empêche pas de l'aimer et de l'admirer dans son art¹¹. » Saint-Denys-Garneau est encore prisonnier de réflexes puritains qu'il ne liquidera jamais, certes, mais qui, à cette époque (1934), pèsent particulièrement sur ses lectures, époque où il veut « purifier la source », « purifier son regard ». Peut-être aussi n'est-il pas dégagé des jugements de ses professeurs qui ne devaient guère recommander Baudelaire comme livre de chevet à leurs élèves. Saint-Denys-Garneau emboîte le pas, admirant l'art de Baudelaire et se défiant de l'inspiration, mais il affirme vite son indépendance et défend son poète « contre les attaques qu'on lui fait¹² ». En septembre 1934, le commentaire sur le livre de Fumet sanctionne une connaissance personnelle de Baudelaire d'une remarquable profondeur, et, « malgré tout, le comprenant mieux, j'aime encore davantage Baudelaire. Je recommence à le lire encore : il est inépuisable¹³. » Les expériences de Saint-Denys-Garneau ont enrichi sa lecture et, dans ce commentaire, sans même à avoir à lire entre les lignes, apparaissent les tentations que le jeune homme doit affronter : chercher l'absolu dans un être, fuir dans un idéal harmonieux. Ainsi l'épreuve rapproche le lecteur de son poète élu.

Les notes de 1935 marquent dans ce rapprochement un bond en avant. Les réserves de Saint-Denys-Garneau ont cédé, et il ne fait plus de doute pour lui que Baudelaire a décanté le mal, l'a en quelque sorte nettoyé de son halo de séduction :

« Baudelaire, cette figure tragique, jeta sur le mal une lumière impitoyable et d'une lucidité telle que le monde en frémit encore. Cette lumière a dissipé tous les miasmes, toutes les brumes malsaines et douteuses qu'avaient groupées autour de ce concept l'idéologie traîtresse du romantisme et plusieurs siècles de déchristianisation¹⁴. »

¹⁰ Lettre au même, 20 mars 1934, *ibid.*, p. 124.

¹¹ *Ibid.*

¹² Lettre au même, 2 août 1933, *ibid.*, p. 79.

¹³ Lettre au même, septembre 1934, *ibid.*, p. 156.

¹⁴ *Journal*, 31 janvier 1935, p. 47.

Baudelaire vient donc à point participer à cette œuvre de liquidation définitive de l'héritage romantique et de l'esprit « fin de siècle » qui traînaient encore dans l'œuvre de Loti par exemple, et dont Saint-Denys-Garneau avait fait justice dans son article de *la Relève, l'Art spiritualiste*. Pour lui, Baudelaire a dit le dernier mot sur la condition humaine, il apparaît presque comme une figure sainte qu'a transfigurée la souffrance. Comme Dostoïevski auquel Saint-Denys-Garneau l'associe, Baudelaire est devenu un « phare de l'humanité¹⁵ dont le poète canadien ne remettra plus en doute la prééminence. Il reconnaît certes que Baudelaire peut être dangereux pour certains : question de personnalité et surtout mystère des voies suivant lesquelles nous nous réalisons. Il s'en ouvre à sa correspondante Yolande Leblanc :

«... Ce livre est peut-être dangereux. Il m'a fait beaucoup de bien mais il est peut-être dangereux [...] J'ai pris longtemps à savoir qu'il m'apportait du bien. Et d'abord il m'a apporté du mal. Tout cela est si complexe, si insaisissable, le chemin que suivent en nous les paroles. Le diable est si subtil et Dieu est si puissant¹⁶ ! »

mais son attitude personnelle s'est définitivement fixée. Baudelaire, de dangereux devenu salutaire, de victime devenu prophète, accompagne Saint-Denys-Garneau jusqu'à la fin, et ce sont peut-être les brèves notes que celui-ci lui consacre encore qui jettent la lumière la plus sûre sur le travail secret qui se fait dans l'âme de Saint-Denys-Garneau. Après son renoncement définitif à la poésie, elles tournent avec insistance autour de l'idée de « vie inacceptable », d'attente pour repousser le désespoir¹⁷. Il a depuis longtemps dépassé le stade de l'opinion critique face à Baudelaire, et, lorsqu'il le mentionne, c'est lui-même en réalité qu'il « met à nu » comme son devancier.

Saint-Denys-Garneau est tellement imprégné de l'œuvre de celui-ci que parfois sa sensibilité est quasi baudelairienne. Un tableau vu à une exposition évoque en lui le vers de *la Destruction*¹⁸ : « Les plaines de l'ennui profondes et désertes¹⁹ ». La venue

¹⁵ *Ibid.*, p. 49.

¹⁶ Lettre à Yolande Leblanc, 21 août 1935, recopiée dans le *Journal*, 4^e cahier, inédit.

¹⁷ *Journal*, janvier 1938, par exemple pp. 194 et 198.

¹⁸ Baudelaire, *les Fleurs du Mal*, CIX, p. 105.

¹⁹ Lettre à Maurice Hébert, 29 avril 1935, recopiée dans le *Journal*, inédit.

de sa cousine Anne Hébert lui fait écrire : «Alliage vraiment étrange, surprenant et tel, j'y songe qu'aurait probablement goûté Baudelaire...²⁰» Cependant l'auteur de *Regards* s'est toujours soigneusement gardé dans son œuvre personnelle de la tentation d'imiter Baudelaire, à supposer qu'il l'ait eue.

La dette poétique

Il n'y a pour ainsi dire pas d'influences formelles attribuables à Baudelaire dans la poésie de Saint-Denys-Garneau, à l'exception notoire et explicite du poème *Spleen*²¹. Le thème (l'ennui qui pousse à désirer la mort), le vocabulaire («voyage», «mon âme», «pays d'ennui») sont baudelairiens; à la rigueur aussi le vers octosyllabique mais ici non rimé; même lenteur du rythme également que dans certaines pièces des *Fleurs du Mal* réunies sous ce titre de *Spleen*, mais le développement chez Saint-Denys-Garneau en est beaucoup plus bref et son *Spleen* ressemble plutôt à un poème ébauché de Baudelaire. Peut-être est-ce une sorte de pastiche intentionnel, ou mieux encore, un hommage rendu au maître. Ailleurs, dans *Autre Icare*²², l'image du poète qui s'élève et se brûle au contact de l'idéal a pu être suggérée à Saint-Denys-Garneau par un poème comme *Élévation*²³. Avec une technique bien différente, d'autres morceaux comme *Lanternes* :

**... La tristesse comme vous des sourires tout faits
et des regards alentour
Comme vous suspendus
Aux seins branlants des danseuses de bazar
Rouges et vertes et bleues
Pauvres que vous êtes
Vieilles,
Mortes²⁴.**

et toute la section des *Solitudes* intitulée *Parole de la chair*, ou quelques passages tels que

**Seul avec l'ennui
Que secoue à peine la vaine épouvante**

²⁰ *Journal*, 24 octobre 1937, p. 179.

²¹ *Poésies complètes*, Montréal, 1960, Fides, p. 67.

²² *Ibid.*, p. 152.

²³ Baudelaire, *les Fleurs du Mal*, III, p. 10.

²⁴ *Poésies complètes*, p. 135.

**Qui nous prend tout à coup
Quand le froid casse les clous dans les planches
Et que le vent fait craquer la charpente ...²⁵**

révèlent une certaine parenté d'inspiration, mais au total, les influences sont problématiques et donc négligeables. Le recueil de *Regards* en est totalement affranchi. Les ressemblances relèvent d'expériences communes, elles sont affaire de sensibilité, de personnalité profonde bien plus que de métrique ou de poétique.

La vie inacceptable

C'est donc sur le plan des options en face de la vie qu'il faut chercher les concordances entre les poètes. Trois ou quatre sujets d'une permanence remarquable se dégagent des commentaires où Saint-Denys-Garneau a «filtré» son expérience de Baudelaire. Entre l'auteur des *Fleurs du Mal* et son lecteur, le contact semble s'être établi d'emblée à partir d'une situation née d'une attitude existentielle : l'état de souffrance, parce que la vie est «inacceptable» :

« Et voilà l'être que j'aime par-dessus tout dans Baudelaire. Cet être écrasé, battu, fouetté, qui a bu toute la douleur et l'a comprise enfin, sans révolte, cette dure et sainte amie, qui l'a comprise, et par elle a trouvé l'âme, le domaine de l'esprit, non plus de l'intelligence mais de l'esprit, qui est arrivé aux portes de l'âme et s'est tu, aux portes du ciel, vaincu de toutes parts et disponible à Dieu enfin²⁶. »

Aux yeux de Saint-Denys-Garneau, Baudelaire, comme Dostoïevski, a tout connu de la souffrance et de la condition humaine, il a vécu en «écartelé» comme le dit Saint-Denys-Garneau dans une lettre à Élie d'octobre 1937. L'écartèlement est d'autant plus tragique que sont grandes les exigences de l'être qui le subit, et qu'est profond le divorce entre ces exigences et la possibilité concrète de les satisfaire.

« Pour ma part, je constate que j'ai accordé beaucoup trop d'importance à l'intelligence et beaucoup trop peu à la

²⁵ *Ibid.*, p. 69.

²⁶ Lettre à «Gertie», 9 août 1935, recopiée dans le *Journal*, inédit.

volonté. Tu te rappelles ce que je te disais, et je n'ai cessé de le penser, ô si inefficacement, que pour être heureux (le malheur étant refus et culpabilité) il faudrait se soutenir, à mesure qu'elles grandissent, à la hauteur de ses exigences. Sans quoi les exigences deviennent démesurées par rapport à notre réalisation; d'où une sorte d'enfer pour un être écartelé (Baudelaire). Puis déviation, à cause du poids trop lourd, où les exigences risquent de se pervertir, et amorce du désespoir. Il faut la force spirituelle de Baudelaire pour ne jamais céder du côté de l'esprit, dans ces conditions, pour ne jamais dévier. Lui-même toutefois devait sentir un accablement et une menace certaine pour dire que la douleur, à la longue, affaiblit l'âme (ou quelque chose d'analogue). Et cela correspond à la prière du psalmiste qui dit: «Vous sortirez mon âme de la tribulation»²⁷.»

Cette lettre ne résume-t-elle pas le destin de Saint-Denys-Garneau, n'a-t-il pas été aussi le « Poète [qui] apparaît en ce monde ennuyé » de *Bénédiction*²⁸, l'exilé de deux patries, celle de la terre et celle des Idées. Après une longue fréquentation, Saint-Denys-Garneau constate en 1938 que le grand mérite de Baudelaire a été précisément de mettre à nu cette condition de l'homme en refusant toutes les illusions qui la voileraient et les alibis qui nous en détourneraient. Fumet, dans *Notre Baudelaire*, y insiste²⁹, et Saint-Denys-Garneau après lui: « Baudelaire contre les chimères, ces formes de l'espoir à notre image », écrit-il en janvier 1938³⁰. La première de ces chimères, laisse-t-il entendre dès 1935, serait de croire que l'humanité peut être régénérée :

«... Ces conditions se retrouveraient-elles ? ou d'autres où se retrouve une humanité neuve ? Je ne crois pas que cela soit pour nous. L'humanité sait trop de choses. Baudelaire a dit le dernier mot, et combien tragique dans son

27 Lettre à Robert Élie, octobre 1937, *Lettres à ses amis*, p. 319.

28 Saint-Denys-Garneau cite ce poème dans une lettre à André Laurendeau, août 1936, inédit.

29 «... La vision que nous apporte Baudelaire est un dépouillement essentiel, une dénudation de la vérité que l'on avait cru devoir surcharger d'oripeaux monstrueux pour la rendre plus avenante, sinon pour la dégrader » (Stanislas Fumet, *Notre Baudelaire*, Paris, Plon, 1926, p. 12).

30 Feuillet écrit à Sainte-Catherine, janvier 1938, inédit.

immobile dépouillement sur ce drame de la conscience et de la mort³¹.»

La prise de conscience de notre situation d'abord, le refus de l'accepter ensuite constituent donc les deux termes de l'attitude baudelairienne initiale définie et ratifiée par Saint-Denys-Garneau, et « camusienne » avant le temps.

Et puisque c'est la seule chose qui importe, comment, dans ces conditions, réaliser sa destinée, comment *être*, avec les talents qui nous sont impartis et les faiblesses qui nous accablent ? Chacun de nous occupe un échelon différent de cette échelle de Jacob qui va de la terre au ciel, comme l'illustre la comparaison établie par Saint-Denys-Garneau entre Baudelaire et Beethoven :

« L'aventure de Baudelaire est semblable en ce sens que tous deux tâchèrent incessamment de rejoindre la pure essence de leur âme. Mais Baudelaire est né détaché, presque désincarné, exaspéré de tout, tandis que Beethoven est attaché, retenu, enraciné dans la matière, l'autre ayant au contraire ses racines poussées par en haut, dans l'esprit de la conscience. Baudelaire est né, par la puissance et l'élévation aiguë de sa conscience, plus près de son âme ; il lui a fallu l'accepter, et sa destinée³². »

Mais encore, dans le quotidien, quelle conduite adopter ?

**« Je ne me souviens plus où Baudelaire dit à peu près :
... Soyez témoin que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste ...
C'est ce qui nous reste à faire, où que nous soyons³³. »**

Dans le poème *la Rançon*³⁴ Baudelaire distingue les deux possibilités qui s'offrent à nous de payer notre « rançon » d'homme : l'Art et l'Amour. L'évidente concordance de ce programme avec celui de Saint-Denys-Garneau permet d'en faire le fil conducteur

³¹ Lettre à Maurice Hébert, 29 avril 1935, recopiée dans le *Journal*, inédit.

³² Lettre à l'oncle Georges, mai 1935, inédit.

³³ Lettre à Maurice Hébert citée (29 avril 1935) ; la citation de Baudelaire est tirée du *Projet d'épilogue* pour la seconde édition des *Fleurs du Mal*, p. 180.

³⁴ Baudelaire, *les Épaves*, XIX, poème cité dans Stanislas Fumet, *Notre Baudelaire*, p. 99.

dans la mosaïque de textes que le poète canadien a laissés sur Baudelaire : d'une part, orienter son effort « vers la beauté », d'autre part, chercher l'absolu dans l'amour.

La voie de la beauté

En marge de sa lecture de *Notre Baudelaire*, Saint-Denys-Garneau note, pour le contredire, que d'après Fumet

«... le rêve romantique était tout imaginatif, tandis que le rêve baudelairien, cette fuite hors de la réalité, contient des éléments de la réalité. Pour moi, chez Baudelaire comme chez les romantiques, et même davantage, le rêve procède d'une impossibilité de s'adapter, comme l'enseigne l'Église, à la réalité, soit d'être réaliste. C'est une fuite dans un absolu harmonieux, irréel [...]»³⁵.

ce qui constitue en définitive la pierre de touche de l'esthétique baudelairienne. Elle s'édifiera non dans le sens de l'observation réaliste, mais dans celui d'une « ordonnance intérieure ». Comme les écrivains à propos desquels Saint-Denys-Garneau a maintes fois posé le problème, Ramuz, Claudel et sans doute Supervielle, notamment, Baudelaire va lui fournir à la fois un idéal de forme artistique, à savoir la forme classique, et une réponse au sens de l'art, soit l'appréhension par le symbole d'un monde harmonieux.

La question du classicisme préoccupe particulièrement Saint-Denys-Garneau en 1934-35, c'est-à-dire à une époque où lui-même cherche son style et où, déjà, il est spontanément porté vers la rigueur, l'équilibre et la densité. Deux textes principaux indiquent ce qu'a pu lui apporter Baudelaire en ce sens. Tout d'abord la lettre à Le Moyne du 9 août 1934 où il adopte avec enthousiasme la formule de Bernanos qui préconise une œuvre d'art qui « garde la forme de l'élan ». À la lumière de cette formule, Saint-Denys-Garneau juge Baudelaire :

« C'est un cas bien particulier. Son œuvre est presque complètement fermée. On dirait que l'élan ne l'accompagne pas. N'as-tu pas souvent l'impression d'être devant quelque chose de statique ? Dans cette ordonnance intérieure il atteint le bord de la perfection et l'on a l'impression d'être devant la forme définitivement figée d'une

³⁵ Lettre à Jean Le Moyne, septembre 1934, *Lettres à ses amis*, p. 155.

idée. Voici le processus que cela évoque : une impression, un sentiment, une pensée, poussés d'un élan. Puis cet élan arrête ; et alors le travail sur cette chose acquise, prise indépendamment, comme extraite de la vie et prise uniquement comme objet d'art, matière à ordonnance en perfection. Et c'est ce qui explique ce manque de dynamisme, ce que j'appellerais une stérilité et qui en est une en effet, en même temps que cette perfection et cette plénitude artistique³⁶. »

Saint-Denys-Garneau indique par là excellemment ce qui fait à la fois l'achèvement et les limites de l'œuvre baudelairienne sous le rapport de la forme, et il définit en même temps le classicisme comme un élan fixé dans sa phase d'intensité maximum, et par là rendu universel et éternel. Dans l'autre texte, commentaire sur Mauriac tiré du *Journal* de 1935, il évoque « l'œuvre finie parfaitement, qui est l'esprit du classicisme, et dont le modèle est peut-être *l'Hymne à la beauté* de Baudelaire³⁷ ». Cependant cette beauté que réalise l'art du poète a ses failles qui empêchent d'en oublier la contingence et l'appartenance terrestre, la perfection ne pouvant être qu'*inhumaine* ou *surhumaine*. Saint-Denys-Garneau les décèle dans un quatuor de Beethoven :

« ... Dans ce quatuor Beethoven n'a pas encore atteint à la sérénité, au détachement [...]. Il ne peut s'empêcher de retomber sur lui-même [...]. Sont-ce, ces trous, les imperfections dont parle Baudelaire, et sans lesquelles il dit qu'une œuvre est impossible, inhumaine, inaccessible³⁸ ? »

Ainsi l'imperfection même témoigne que la beauté est conquise par un arrachement, une victoire sur la matière, forcément incomplète et provisoire, par imitation d'un modèle idéal. Ainsi la création artistique est en référence constante avec un au-delà dont la recherche oriente toute la vie de l'artiste.

Le symbole sera l'intermédiaire entre le monde des réalités tangibles, perçues par l'artiste et utilisées dans son œuvre — et le monde de l'harmonie invisible dont il a l'intuition et qu'il voudrait atteindre. Saint-Denys-Garneau ne semble avoir mentionné de

³⁶ Lettre au même, 9 août 1934, *ibid.*, p. 147.

³⁷ *Journal*, 1^{er} février 1935, inédit ; Saint-Denys-Garneau fait allusion à la pièce XXI des *Fleurs du Mal*.

³⁸ *Journal*, p. 84.

façon explicite la question du symbolisme qu'en de rares occasions, mais au moins une fois à propos d'Alphonse de Châteaubriant dont il définit ainsi la conception artistique :

«... Attitude, encore, non de réaliste, si l'on entend par là s'attacher aux êtres pour eux-mêmes, mais de symboliste attentif au sens caché des choses, et qui voit dans la nature cette «forêt de symboles» où le spirituel trouve écho, où les lois de l'univers moral existent à l'état d'exemplaires...³⁹»

Le romancier, note Saint-Denys-Garneau un peu plus loin dans le même article, parvient à rendre sensible, «à mesure d'un approfondissement», la «transparence des choses à ce que nous pourrions appeler l'*arrière-fond mystérieux de leur vie dans une correspondance à l'humain*⁴⁰». Dans la première citation, la «forêt de symboles» renvoie évidemment au poème IV des *Fleurs du Mal, Correspondances*, texte fondamental de la conception symboliste de l'art. Et si l'appellation de symboliste n'apparaît pas toujours chez Saint-Denys-Garneau, l'idée est présente dans ses commentaires sur Claudel ou sur Ramuz : «... Chez Ramuz, regard non pas purement spectateur mais essentiellement, attentif, prévoyant de l'au-delà⁴¹.» Avec le romancier vaudois, Baudelaire semble bien avoir été pour Saint-Denys-Garneau le relais principal de cette esthétique que le poète canadien suit de Platon à Valéry⁴².

Saint-Denys-Garneau adopte également l'idée baudelairienne que l'art est autonome par rapport à l'utilité morale ou sociale, puisqu'il est engagé dans la saisie de la beauté idéale dont il procède :

«L'art est essentiellement désintéressé [...]. Oscar Wilde dans sa préface à *The Picture of Dorian Gray*, dit de ce ton détaché qui lui est propre: «All art is useless». Et cette affirmation révèle combien superficiel est son esprit de dandy. Edgar Poe, tel que le traduit Baudelaire, dit avec beaucoup plus de profondeur: «Si le poète a poursuivi un but moral, il a diminué sa force poétique, et il n'est pas imprudent de parier que son œuvre sera mauvaise» [...].

³⁹ Alphonse de Châteaubriant, dans *La Relève*, II, 1, 1935, p. 75.

⁴⁰ Souligné par Saint-Denys-Garneau.

⁴¹ *Journal*, 2 octobre 1936, inédit.

⁴² Lettre à Robert Élie, 8 août 1937, *Lettres à ses amis*, p. 284 sq.

L'art n'a pas d'autre but que lui-même mais l'homme n'est pas son propre but. L'art est désintéressé, mais non pas indépendant: l'art dépend de l'homme. Et l'homme qui n'est pas libre n'est pas indépendant⁴³.»

Dans ce texte du *Journal*, il cite assez longuement le passage célèbre de la préface de Baudelaire aux *Nouvelles Histoires extraordinaires* de Poe⁴⁴, en quoi Valéry et Du Bos s'accordent à voir un plagiat au détriment de Poe lui-même. Saint-Denys-Garneau, dans les trois dernières phrases de la citation, cherche donc à placer l'art en équilibre sur une étroite plate-forme : indépendant à l'égard de la morale, — dans le sens de Baudelaire et de Wilde —, mais non indépendant à l'égard de l'homme, — contre Wilde —. Saint-Denys-Garneau réaffirme donc ici son hostilité à l'égard de tout esthétisme qui fait de l'art l'objet d'une jouissance pure et d'une activité gratuite.

La création artistique a son sens pour le poète canadien bien au-delà du simple désir de faire du beau : elle est un mode de vie, une aventure qu'il faut tenter pour se réaliser pleinement, comme la vie monacale peut être aussi une aventure, c'est-à-dire un don sans retour. En 1934, à la croisée des chemins, il opte pour la première vocation, même s'il pressent un échec :

«... Si je ne fais jamais rien, j'aurai toujours la consolation d'avoir tâché vers la beauté, d'en avoir fait la préoccupation de ma vie. Je lisais dans Baudelaire <La mort des artistes>. Le dernier tercet m'a surtout frappé. C'est une idée que j'avais souvent ruminée. Il y a aussi les <Plaintes d'Icare>⁴⁵.»

Cette double mention de Baudelaire est lourde de résonances tragiques faites à la fois de tentations et de prémonitions. Idée «souvent ruminée», dit-il :

**... Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront,
Qui vont se martelant la poitrine et le front,
N'ont qu'un espoir, étrange et sombre Capitole !
C'est que la Mort, planant comme un soleil nouveau,
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau⁴⁶ !**

⁴³ *Journal*, 24 janvier 1935, inédit.

⁴⁴ Reproduit dans Baudelaire, *Théophile Gautier*, p. 685.

⁴⁵ Lettre à Jean Le Moyne, 20 mars 1934, *Lettres à ses amis*, p. 125.

⁴⁶ Baudelaire, *la Mort des artistes*, p. 120.

En vain j'ai voulu de l'espace
 Trouver la fin et le milieu ;
 Sous je ne sais quel œil de feu
 Je sens mon aile qui se casse ;
 Et brûlé par l'amour du beau,
 Je n'aurai pas l'honneur sublime
 De donner mon nom à l'abîme
 Qui me servira de tombeau⁴⁷.

Le destin de Saint-Denys-Garneau était inscrit dans ces quelques vers de Baudelaire qui l'avaient si vivement frappé.

Dans un texte postérieur de deux ans⁴⁸, la pensée est plus explicitement développée et les sources profondes apparaissent mieux dans ce choix longuement mûri et qu'on peut croire fait en pleine clarté de conscience. Les racines de cette vocation artistique sont dans une inaptitude à vivre qu'il a essayé de combler par l'art :

« La première de ces nécessités, à base des autres et qui distingue dès l'abord l'artiste créateur de tous les autres hommes, c'est ce que Baudelaire a appelé le « désir de peindre ». Chacun a un mode de possession du monde qui lui est particulier ; un même homme peut en avoir plusieurs. Le philosophe en tant que tel possède le monde en idées, en pensées, en vérité. L'artiste le poursuit par l'harmonie. Les deux obéissent à une nécessité métaphysique. Cherchant au-delà des apparences, de la matière, une réalité qui réside dans des relations⁴⁹. »

Est-ce là une malédiction qui le frappe, ou une forme d'accomplissement qui lui est offerte ? Saint-Denys-Garneau pense peut-être ici à la première phrase du poème en prose de Baudelaire *le Désir de Peindre* : « Malheureux peut-être l'homme, mais heureux l'artiste que le désir déchire ! »⁵⁰ De toute façon, le texte de Saint-Denys-Garneau renvoie à de nombreux autres passages du *Journal* où il définit également l'art comme un « mode d'assomption du monde⁵¹ ». Le travail créateur suppose donc à sa source le

47 *les Plaintes d'un Icare* p. 173.

48 *Journal*, 1936, inédit.

49 *Ibid.*

50 Baudelaire, *le Spleen de Paris*, XXXVI, p. 288.

51 *Journal*, 1937, p. 153.

« désir de peindre », et la réalisation concrète naît de la rencontre entre un travail de préparation et l'illumination : « Pour Baudelaire, le travail conscient devait provoquer l'inspiration, l'attirer dans les filets de l'attente, de la préparation, de la *bonne volonté*. Il avait toujours les yeux fixés au-delà. »⁵² Saint-Denys-Garneau qui, dans ce texte, réfléchit sur la création chez Strawinski, pense peut-être à un aphorisme de *Fusées* : « L'inspiration vient toujours quand l'homme le veut mais elle ne s'en va pas toujours quand il le veut. »⁵³

Mais « qu'est-ce en vérité que cette réalité seconde qu'on a appelée la réalité absolue »⁵⁴ que l'artiste se consume à vouloir atteindre ? C'est pour Baudelaire vu à travers son lecteur la beauté parfaite, un absolu qui n'est connaissable que par des intuitions, quelques éclairs qui donnent au poète le fugace sentiment de vivre une autre vie. Un vers, une phrase musicale, une impression plus ténue encore vont produire ce « frémissement mortel » :

« Dans le 2^e concerto brandebourgeois, une certaine vibration de violas, qui me rappelle toujours ces envies de mourir qui me prenaient dans ma jeunesse, dès que je possédais quelque bonheur, ou que quelque belle chose me transportait. C'est là que Baudelaire voit comme un souvenir de l'au-delà. J'étais comme porté à la limite de mon être, et il ne restait plus que le voile de la vie humaine pour empêcher ma liberté complète. Et je voulais, plutôt j'avais le goût de mourir pour rejoindre la plénitude de l'éternité de cette béatitude qui me pénétrait. »⁵⁵

Saint-Denys-Garneau fait sans doute allusion à un extrait de l'étude sur *Théophile Gautier* :

« C'est cet admirable, cet immortel instinct du Beau qui nous fait considérer la Terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une *correspondance* du Ciel. La soif insatiable de tout ce qui est au delà, et que révèle la vie, est la preuve la plus vivante de notre immortalité. C'est à la fois par la poésie et à *travers* la poésie, par et à *travers* la

⁵² *Journal*, 1936, inédit.

⁵³ Baudelaire, *Fusées* XI, p. 1256.

⁵⁴ *Journal*, p. 95.

⁵⁵ *Ibid.*, septembre 1835, p. 70.

musique, que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau; et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance, elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette terre même, d'un paradis révélé.»⁵⁶

Ces «larmes en face d'une trop parfaite beauté grave»⁵⁷ sont peut-être de joie, mais elles ont un étrange goût de mort, et il est à peine paradoxal que cette soif de vie intense se traduise par «une postulation vers la mort»: la vie commune une fois retrouvée devient intolérable et rien n'en peut combler le vide laissé par «le souvenir de l'au-delà».

Baudelaire a sans doute aidé Saint-Denys-Garneau à formuler cette idée qu'il «y a juste de l'autre côté le monde de la béatitude, qu'on y touche presque, qu'il n'y a qu'un voile qui nous en sépare»,⁵⁸ idée omniprésente dans son œuvre. Sans doute lui a-t-il révélé aussi qu'attendre le retour de ce paradis perdu n'est que duperie. De façon plus précise, il est possible qu'un poème de Baudelaire, *le Rêve d'un curieux*, ait suggéré à Saint-Denys-Garneau l'image clef de cette pièce étrange des *Solitudes*, *le Diable pour ma damnation*, chargée de diverses influences, mais où l'idée est le plus clairement développée: le rideau de théâtre qui cache les réalités va peut-être s'ouvrir d'un moment à l'autre:

**Le diable pour ma damnation,
M'a laissé entrevoir la scène
Par l'ouverture des rideaux.
Il a, en se jouant de moi,
Soulevé le bord du voile
Qui cache la vie.
Oh ! pas longtemps !
Juste à peine ce qu'il faut
Pour me laisser appréhender
Ce qui est de l'autre côté [...].
[...] Et je reste là dans la salle,
Les yeux ouverts, les oreilles attentives,**

⁵⁶ Baudelaire, *Théophile Gautier*, p. 686.

⁵⁷ *Journal*, 1938, p. 200.

⁵⁸ Lettre à Jean Le Moyne, septembre 1934, *Lettres à ses amis*, p. 156.

**Affamé, rongé d'attente,
À mesure que le désespoir grimpe en moi ...**⁵⁹

Baudelaire :

**. . . J'étais comme l'enfant avide du spectacle,
Haissant le rideau comme on hait un obstacle . . .
Enfin la vérité froide se révéla :**

**J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore
M'enveloppait. — Eh quoi ! n'est-ce donc que cela ?
La toile était levée et j'attendais encore**⁶⁰.

C'est à l'art que sera confiée la reconquête dont le but dernier est la possession de l'absolu — il en sera du moins l'instrument le moins inadéquat —, et plus particulièrement la poésie puisqu'elle fait entrevoir la vérité. Mais déjà est pressentie la certitude de l'échec en même temps que se conçoit la tentative. Saint-Denys-Garneau voit cet échec chez Baudelaire, qu'il oppose à la « contemplation sereine de l'objet chez Gœthe » (qu'il connaissait indirectement par l'étude de Du Bos, *Aperçus sur Gœthe*), et qu'il résume ainsi dans son *Journal*⁶¹ :

« Mais être cet arbre, cela ne se fait pas. C'est une grande angoisse et un grand mur de pierre contre notre front. C'est une grande solitude nous vis-à-vis cet arbre. On ne l'a pas, on ne peut pas l'avoir. On est, on reste à sa poursuite. L'art est un mode pour le serrer de plus près, c'est-à-dire pour l'acquérir par tout l'être, c'est-à-dire l'avoir assez en soi pour le recréer, le recréer pour l'avoir assez en soi. Mais, on arrive où on n'avance plus guère, c'est-à-dire où l'arbre nous est étranger encore une fois. C'est pourquoi Baudelaire dit que l'artiste pousse un cri d'angoisse avant d'être vaincu par la beauté. Dieu seul possède l'arbre . . . »⁶²

⁵⁹ *Poésies complètes*, p. 166.

⁶⁰ Baudelaire, *les Fleurs du Mal*, CXXV, p. 122.

⁶¹ *Journal*, mai 1935, inédit.

⁶² Lettre à Jean Le Moyne, 3 juin 1936, *Lettres à ses amis*, p. 201, pp. 258-259 ; référence probable à la dernière phrase du *Confiteur de l'artiste* : « L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu » (Charles Baudelaire, *le Spleen de Paris*, III, p. 232).

Entre 1936 (date de cette lettre) et juin 1938, l'idée n'a cessé de faire son chemin en Saint-Denys-Garneau, à la fois porteuse d'espoir et du germe de sa mort, puisqu'à cette deuxième date reparaît l'image de l'arbre dont le sens est le même que dans la lettre citée : « L'histoire de l'arbre, de l'amour de l'arbre. Je m'y rapporte parce qu'elle est faite. Aimer l'arbre, vouloir avoir l'arbre, vouloir le posséder, et ça ne se fait pas. Ça se fait-il⁶³ ? » C'est donc la chute au point le plus bas après la tentative d'Icare, l'homme abattu de son orgueil démesuré à la « compensation désespérée » de l'assouvissement animal. L'intervalle 1936-38 voit monter en Saint-Denys-Garneau l'angoisse et le sentiment de l'échec confirmé par son renoncement délibéré à la poésie. Lorsqu'il parle de Baudelaire, Saint-Denys-Garneau ne fait plus un commentaire de lecture : les deux hommes sont unis dans la même voix, celui-ci trouvant exprimé dans celui-là tout ce qu'il a vécu.

L'absolu dans l'amour

Considérer l'art comme la porte étroite de l'absolu est donc une idolâtrie, mais l'autre voie indiquée par Baudelaire dans *la Raçon*, celle de l'amour humain, va s'avérer également sans issue. Dans le commentaire de 1934 sur l'étude de Stanislas Fumet, Saint-Denys-Garneau y insiste, alors qu'à cette époque, il est encore très attentif à déceler chez Baudelaire ce qui n'est pas purement chrétien, en invoquant son expérience personnelle à l'appui de sa critique :

« La recherche de l'absolu est un signe de catholicité. Mais la recherche de l'absolu dans les êtres, dans la haine, le désespoir, le goût du néant, tout cela qui l'arrête entre terre et ciel ; cela, ça n'est pas complètement catholique⁶⁴. »

Saint-Denys-Garneau vise sans doute ici ce passage de Fumet :

« Il [Baudelaire] est catholique, à son rang, c'est-à-dire en tant que poète et artiste, comme il souhaiterait l'être en tant qu'homme, et il veut que l'art ne puisse pas sortir de la nécessité qui le rattache au Verbe fait chair. Il a donc été le premier, croyons-nous, qui ait retrouvé la formule, égarée depuis le moyen-âge, d'un art foncièrement religieux et n'ayant pas à abdiquer une seule de ses préroga-

⁶³ *Journal*, p. 253.

⁶⁴ Lettre à Jean Le Moyne, septembre 1934, *Lettres à ses amis*, p. 155.

tives intellectuelles, n'aliénant rien de sa liberté vitale et dégagé de toute contrainte dans le choix des sujets⁶⁵.»

Un an plus tard exactement, Saint-Denys-Garneau juge à tel point exemplaire l'attitude de Baudelaire qu'il consacre deux pages du *Journal* à définir la « conception de l'amour » du poète. Saint-Denys-Garneau, en effet, pose en toute netteté et sans alibi possible le choix de l'amour, pour Dieu ou contre Dieu, pour le bien ou pour le mal, c'est-à-dire la « double postulation » de l'homme suivant la formule baudelairienne.

Dans cet important extrait du *Journal* s'entrelacent l'exposé de la pensée de Baudelaire et les critiques de Saint-Denys-Garneau. Pour celui-là, l'amour humain est associé au mal, plus même, il en procède et cherche à l'engendrer :

« Il y voit le choix d'un objet autre que Dieu (qui seul peut satisfaire son amour spirituel). Il ne voit pas d'amour intermédiaire. Donc il voit un choix contre Dieu, dans une fuite contre Dieu en pleine conscience du choix, de la préférence de soi à Dieu, ce qui fait la trépidence, pour ainsi dire, l'intensité du plaisir d'orgueil de cette préférence, c'est la conscience même de faire le mal. D'où : «... du plaisir dans l'amour réside dans la conscience de faire le mal »⁶⁶.»

Le mot déterminant de ce paragraphe est « choix » qui implique la liberté de décider et par là même la responsabilité de l'acte, car

« Chez Baudelaire, être spirituel, il n'y a pas de fatalité, qui est d'essence cosmique, matérielle: il y a toujours choix, acte de l'esprit⁶⁷.»

Et cette responsabilité, Baudelaire veut la laisser entière à l'homme, rejetant le recours à la fatalité pour justifier l'union de Tristan et Yseult :

«... Le plaisir de s'identifier, de se confondre jusqu'au néant. Filtre *fatal* par lequel deux sont entraînés l'un vers

⁶⁵ Stanislas Fumet, *Notre Baudelaire*, pp. 118-119.

⁶⁶ *Journal*, p. 72 ; Saint-Denys-Garneau cite sans doute ici, de très loin, une phrase de *Fusées* : « Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour git dans la certitude de faire le mal » (*Fusées*, III, pp. 1249-1250).

⁶⁷ *Ibid.*

l'autre, mettant leur absolu d'amour l'un dans l'autre, veulent s'isoler, pour cela fuir le jour, la réalité du monde lié à Dieu; créer un néant pour y être morts à part⁶⁸.»

Baudelaire refuse même à l'homme le relatif allègement de partager la faute avec l'autre. Certes « le malheur en amour est qu'il faille un complice⁶⁹ », mais

« On se révolte seul, on ne se révolte pas deux. < Deux > est une affirmation seconde, un 3^e terme, bien et mal mêlés. Or pour Baudelaire il n'y a pas de troisième terme, le dilemme est parfait. Acceptation ou refus, don total ou refus total: bien ou mal, pour ou contre, Dieu et humilité ou soi et orgueil⁷⁰. »

Et dans ce choix, ce n'est pas « la valeur de l'objet choisi » qui est affirmée, mais « sa volonté propre et sa possibilité de choisir, soit son identité d'être libre. *Unicité*⁷¹ ». Par cette notion d'unicité sur laquelle Du Bos revient souvent dans l'étude consacrée à *Mon cœur mis à nu*, Saint-Denys-Garneau suggère peut-être que l'homme, ou plutôt le génie, veut être seul à porter cette responsabilité pour que sa liberté soit entière : « le génie en tant que génie non seulement aime son *unicité*, non seulement en hérite le fardeau, mais, selon la formule de Baudelaire, la < veut >⁷² », alors que l'homme ordinaire tend à s'en décharger. En ce sens, le poète cultive son « unicité », c'est-à-dire non pas sa singularité, mais la plénitude de sa liberté, et il lui faudra « être un grand homme et un saint pour soi-même », dit Du Bos⁷³. À l'époque du commentaire du *Journal* (septembre 1935), Saint-Denys-Garneau n'a sans doute pas lu celui-ci mais il a déjà apparemment approfondi cette notion et c'est à elle qu'il fait sans doute allusion lorsqu'il parle du « conflit entre l'unicité du poète et l'abandon de l'homme » dans une lettre de mai 1940 à Élie en citant nommément l'étude de Du Bos.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ Saint-Denys-Garneau cite de mémoire un aphorisme de *Mon cœur mis à nu*, qui se lit en réalité : « Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer d'un complice » (Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, XXI, p. 1284).

⁷⁰ *Journal*, p. 72.

⁷¹ *Ibid.*, p. 73.

⁷² Charles Du Bos, Introduction, « *Mon cœur mis à nu* », *Approximations* p. 31.

⁷³ *Ibid.*, p. 91.

Cette logique baudelairienne fondée sur le postulat « amour égale mal » est donc implacable et sans échappatoire. Baudelaire la pousse jusqu'à son extrême conséquence : la faute n'a pas de circonstances atténuantes, chercher l'amour humain équivaut à travailler en pleine conscience à sa damnation. Et cependant, c'est cette échappatoire que cherche Saint-Denys-Garneau, ce « troisième terme », comme on le sent dans la critique qu'il formule à l'égard de cette doctrine intransigeante :

« Baudelaire janséniste. Voit l'homme ange; être d'esprit qui choisit. Ne voit pas l'homme avec toutes ses fatalités, ses entraînements matériels. Lui tout conscient ne voit pas l'homme à demi conscient tel qu'il est. Il ne voit pas l'homme complet, avec un troisième terme à son dilemme (mi-bien – mi-mal) ⁷⁴. »

Il pense le trouver dans l'amour humain sanctifié par le mariage, repoussant avec une certaine irritation les boutades cyniques de Baudelaire qu'il cite, incorrectement comme d'habitude : « Ne pouvant pas tuer l'amour, l'Église l'a désinfecté par le mariage ⁷⁵. » Saint-Denys-Garneau développe sa pensée dans une lettre à Le Moyne de la même époque :

« Quant à sa remarque sur le mariage, qu'il ne considère que comme « désinfectant », j'aime moins cela, quoique je serais assez porté, souvent, à regarder l'amour humain comme néfaste, à cause toujours de l'absolu, de l'idolâtrie que j'y mets. Cependant, c'est une partie du plan divin, une partie nécessaire. Mon enfance, il me semble, en avait davantage l'intuition. En tout cas, si nous le considérons ainsi, c'est, il me semble, parce que nous ne le comprenons pas encore tout à fait, que nous ne le comprenons pas tel qu'il devrait être si les hommes étaient toujours et pleinement ouverts à la grâce : car c'est encore là, dans la grâce, qu'est le mystère de bonté, de beauté, de rachat.

Et comme exemple du saint mariage, lis dans la Bible, le mariage de Tobie avec Sara ⁷⁶. »

⁷⁴ *Journal*, p. 73.

⁷⁵ *Ibid.* ; pour « Ne pouvant pas supprimer l'amour, l'Église a voulu au moins le désinfecter, et elle a fait le mariage » (Baudelaire, *Fusées* XVII, p. 1282).

⁷⁶ Lettre à Jean Le Moyne, septembre 1934, *Lettres à ses amis*, p. 156.

Saint-Denys-Garneau veut croire à l'amour pur et noble, mais au fond de lui-même demeure toujours cette réticence spontanée devant l'amour, qui est en réalité un refus de la chair, malgré qu'il veuille se persuader du contraire. La « parole de la chair » reste « l'ennemie » qui « commence à effacer le monde hors de nous »⁷⁷. Dans ses *Lanternes*⁷⁸ comme dans *le Jeu* de Baudelaire⁷⁹, la mort grimaçante habite l'image de la femme. Saint-Denys-Garneau lui aussi a poussé le cri de Baudelaire :

**Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût⁸⁰ !**

Une fois encore, en critiquant un auteur qu'il lit — et ici quel auteur à ses yeux ! —, c'est avec et contre lui-même que se débat Saint-Denys-Garneau, et toute l'intention sous-jacente à ce long commentaire du *Journal* sur l'amour est de sortir du dilemme de Baudelaire où Saint-Denys-Garneau lui-même est enfermé.

C'est aussi Baudelaire qui, par sa nette formulation, lui permet de prendre la plus claire conscience des deux termes du dilemme et de ses racines dans la nature humaine. « L'homme est un animal adorateur⁸¹ : Saint-Denys-Garneau déclare « comprendre » la formule de Baudelaire en septembre 1937, un soir de réflexion où toute sa vie semble s'éclairer :

« N'est-ce pas cela que j'ai ressenti toute ma vie, ce besoin d'adoration, cette propension à l'adoration, mais si contrariée, si mêlée de toutes les impuretés de l'opportunisme et de l'impuissance, de l'amour-propre et du besoin de possession (tous instincts égoïstes) que c'est un dessein presque imperceptible dans un fouillis d'intentions ? N'ai-je pas toujours cherché un être à adorer, une façon d'adorer, une possibilité intime d'adorer ? Et à mesure que la fatigue et l'incertitude et l'insatisfaction me désolaient, n'ai-je pas peu à peu fait dévier cette propension en un besoin de possession, à force de concessions, de lâchetés, à mesure que grandissaient le dépit et l'avidité exaspérée,

⁷⁷ *Poésies complètes*, p. 136.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 135.

⁷⁹ Baudelaire, *les Fleurs du Mal*, CXVI, p. 91.

⁸⁰ *Ibid.*, CXVI, p. 113 ; la citation figure dans Stanislas Fumet, *Notre Baudelaire*, p. 31 et p. 100.

⁸¹ Baudelaire, *Mon cœur mis à nu* XXV, p. 1286.

à force de refuser le sacrifice et de chercher à contourner les obstacles dans une recherche de la ligne de moindre résistance, au lieu de la purifier (cette propension) et de la fortifier par le don constant⁸² ? »

Il faut à l'homme aimer quelque chose ou quelqu'un, c'est-à-dire placer en ce quelque chose ou ce quelqu'un son absolu. Et pour Baudelaire, pas de voie médiane, c'est soi-même ou Dieu, l'idolâtrie ou la charité, la postulation vers le bas ou vers le haut⁸³. Là réside la terrible responsabilité de l'homme, car choisir le sens de son adoration lui revient entièrement. Elle peut être entièrement orientée vers soi-même en un « amour-propre dérégulé » qui « occasionne à l'intérieur les mêmes drames que l'amour dérégulé d'une femme⁸⁴ ». C'est la voie de Jouhandeau dont le nom conclut ce long examen de conscience suivi, quelques pages plus loin, par le fulgurant commentaire sur *l'Algèbre des valeurs morales*. Parfois l'adoration née dans la pureté véritable s'arrête sur des objets et des êtres dont elle veut faire des absolus, ou s'égarer dans le trouble, dans le désir de possession et le goût du néant. C'est ainsi que Saint-Denys-Garneau pour son compte se décrit, avec cette nuance qu'en dépit de ses déviations, il veut garder son attention sur la pureté première de la source, et avec une insistance sur le « mais »...

« Mais, au début, n'y avait-il pas, et à travers tout cela au fond, un peu besoin d'adoration ? (Petite tendance sans doute, mais authentique.) Ma tendance à adorer la Sainte Vierge, mais qu'elle aurait si bien reportée sur son fils⁸⁵. »

Quant à la situation de Baudelaire, le jugement de Saint-Denys-Garneau semble hésiter et se contredire, du moins se transforme-t-il nettement avec les années. En septembre 1934, tout en lui reconnaissant une « conscience catholique », un « remords de ces choses⁸⁶ », il insiste sur « sa pensée morbide et qui ne remonte pas jusqu'à la source, qui s'arrête tout à coup dans un être et y cherche

⁸² *Journal*, pp. 144-145.

⁸³ Baudelaire, *Mon coeur mis à nu*, XI, p. 1277.

⁸⁴ *Journal*, p. 143.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 146.

⁸⁶ Lettre à Jean Le Moyne, septembre 1934, *Lettres à ses amis*, p. 155.

éperdument l'absolu», et il en fait l'héritier du romantisme qui fuit dans un «absolu harmonieux» «tandis que la seule fuite dans un absolu qui soit réelle et catholique, c'est la fuite vers Dieu, celle de Verlaine⁸⁷». En janvier 1935, Saint-Denys-Garneau fait au contraire de Baudelaire le liquidateur du romantisme qui a jeté

«sur le mal une lumière impitoyable et d'une lucidité telle que le monde en frémit encore. Cette lumière a dissipé tous les miasmes, toutes les brumes malsaines et douteuses qu'avaient groupées autour de ce concept l'idéologie traîtresse du romantisme et plusieurs siècles de déchristianisation⁸⁸.»

En septembre 1935, il écrit : «Baudelaire est incapable d'un amour autre que l'amour de charité. Dans tout autre amour il voit une fuite, une déviation⁸⁹.» Ce terme «incapable» est pour le moins discutable, mais il rend sans doute mal l'idée de Saint-Denys-Garneau qui veut signifier que la *pensée* de Baudelaire n'hésite pas quant au choix à faire. Avec le temps, Saint-Denys-Garneau penche vers la seconde hypothèse suivant laquelle Baudelaire a rompu avec la complaisance des romantiques pour le mal.

Ainsi peu à peu les commentaires du poète canadien sur Baudelaire dégagent et éclairent vivement l'idée qui sous-tend l'œuvre de ce dernier :

«Toujours l'opposition entre deux termes : stoïcisme (anthropocentrisme, égocentrisme) et religion (théocentrisme, direction vers Dieu) que Baudelaire marque, à l'intérieur de laquelle il lutte, au milieu du désespoir mais insatisfait du désespoir⁹⁰.»

Le premier choix, qui aux yeux de Baudelaire et de son lecteur relève du «blasphème», trouve son aboutissement dans le désespoir et le suicide. L'attitude de Saint-Denys-Garneau à l'égard du suicide, «seul sacrement du stoïcisme⁹¹» d'après deux textes du

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Journal*, 31 janvier 1935, p. 47.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 71.

⁹⁰ *Ibid.*, 4 janvier 1938, p. 194.

⁹¹ Baudelaire, *Fusées*, XV, p. 1261.

Journal, est révélatrice d'un aspect de la biographie intérieure de Saint-Denys-Garneau. Il écrit en septembre 1937 : « Je comprends ce soir ce que dit Baudelaire, que le suicide est le seul sacrement du stoïcisme : c'est-à-dire le désespoir d'une exaltation orgueilleuse qui institue le néant sa fin⁹² » ; en janvier 1939, il répète la même formule : « La purification de la mort à laquelle on se donne. L'embrassant, on échappe à toute connivence avec la bassesse. (Le suicide : seul sacrement du stoïcisme, dit Baudelaire⁹³.) » Mais l'attitude mentale de Saint-Denys-Garneau a totalement changé d'un texte à l'autre. Dans le premier, le rejet du suicide n'est pas douteux, car il procède de ce besoin d'adoration dévoyée en « exaltation orgueilleuse », donc d'essence impure. Il repense à ce qu'il a été dans les années précédentes et découvre maintenant à quelle fin tend cette adoration qu'il n'a pas su orienter : il voit le danger et l'impasse d'un œil lucide et critique. Dans le texte de janvier 1939 — dernières lignes du *Journal* —, il laisse entendre une quasi-acceptation du suicide : l'idée est reconnue comme logique et justifiée, la mort apparaissant comme le seul remède à une vie impossible. Il est cependant illégitime de rapprocher ces dernières phrases de la mort soudaine de leur auteur. On a fait remarquer qu'elle est survenue quatre ans après la fin du *Journal*, et même si le témoignage de ses amis le montre habité par une angoisse croissante, aucun texte ne permet de justifier l'hypothèse du suicide. On peut voir dans ce passage du *Journal* la plainte d'un homme accablé, une idée sur laquelle il s'arrête, peut-être une tentation, mais non pas seulement le germe d'une décision.

La « direction vers Dieu »

La deuxième option est la religion, « direction vers Dieu », qui relève de la « mystique » et passe aussi par la souffrance. Dans ces années 1937-39, cette souffrance que Saint-Denys-Garneau lit en Baudelaire est aussi la sienne propre, mais cependant pour tous deux, le désespoir n'est pas un point d'arrivée, le mur au bout du chemin, pas « une raison suffisante, une évidence suffisante, une réalité suffisante, une foi suffisante pour ne pas attendre, pour ne pas croire, attendre de croire⁹⁴ ». Il est donc *attente*. Ainsi la douleur s'ouvre sur l'espérance, mais cette espérance ne peut être achetée qu'au prix de l'acceptation. Saint-Denys-Garneau médite sur les deux formes qu'elle revêt chez Baudelaire, dans cette importante

⁹² *Journal*, p. 144.

⁹³ *Ibid.*, p. 270.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 194.

lettre à André Laurendeau de 1936. D'une part, celle qui dégrade l'homme :

« Baudelaire, dans l'effroi de son être à bout, tendu entre sa conscience aiguë, absolue, et l'impuissance de sa volonté écrivait :

**« Je jalouse le sort des plus vils animaux ... »
parce que les animaux ne sont pas à la question. Mais plus tard, la majesté royale, la mélancolie qui assume la douleur, qui l'aime, dans le poème qui commence :**

« Sois calme, ô ma douleur ...⁹⁵ »

Donc, d'autre part, la

« vraie, bonne douleur, celle qui nous abat, nous purifie, celle qu'on ne garde pas et qui est pour ainsi dire à Dieu dès l'abord. J'aime à la voir partout combler la mesure de chacun.

**Soyez béni, Seigneur, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés ...⁹⁶ »**

Mais Saint-Denys-Garneau reconnaît que

« la douleur est une double voie, ou plutôt à deux directions :

**Race d'Abel, dors, bois et mange,
Dieu te sourit complaisamment.
Race de Caïn dans la fange
Vis et meurs misérablement**

et toute la suite de ce poème blasphématoire de Baudelaire. La douleur ouvre des cœurs et en ferme d'autres ...⁹⁷ »

⁹⁵ Lettre à André Laurendeau, août 1936, inédit ; la première citation est tirée de *De profundis clamavi* (Baudelaire, *les Fleurs du Mal*, XXX, p. 31, vers 12) ; la seconde, inexacte, de *Recueillement* (*ibid.*, Additions XIII, vers 1) : « sois calme », pour « sois sage ».

⁹⁶ Baudelaire, *les Fleurs du Mal*, I, p. 9, v. 57 ; « Seigneur » est mis pour « mon Dieu », deux vers que Saint-Denys-Garneau recopie à l'intention de Le Moyne dans une lettre contemporaine, du 9 septembre 1936, *Lettres à ses amis*, p. 231.

⁹⁷ Lettre à André Laurendeau, août 1936, inédit.

Ce poème *Abel et Caïn*⁹⁸ où passe la révolte de Baudelaire contre ce choix fait d'avance des élus et des damnés semble avoir particulièrement impressionné son lecteur canadien puisqu'il écrit à Élie en 1939 : « Depuis quelque temps ces vers terribles de Baudelaire m'accompagnent sourdement. »⁹⁹ Cette inquiétude est le signe que l'espérance en Saint-Denys-Garneau n'était pas morte puisqu'il reste au moins l'insatisfaction, le sentiment que la « vie est inacceptable ». Certains poèmes de la *Mort grandissante* montrent une parenté d'inspiration avec ceux des *Fleurs du Mal* tels que *la Fontaine de sang* qui expriment ce sentiment d'écoulement épouvantable, de perte de substance :

Saint-Denys-Garneau :

**... Puis le sang couvrant la terre
Et les secrets brûlés vifs
Et tous les mystères déchirés
Jusqu'au dernier cri la nuit est rendue ...**¹⁰⁰

Baudelaire :

**Il me semble parfois que mon sang coule à flots,
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots.
Je l'entends bien qui coule avec un long murmure,
Mais je me tâte en vain pour trouver la blessure.**

**À travers la cité, comme dans un champ clos,
Il s'en va, transformant les pavés en îlots,
Désaltérant la soif de chaque créature,
Et partout colorant en rouge la nature**¹⁰¹.

Et dans l'extrême lassitude, revient à la mémoire de Saint-Denys-Garneau un vers du *Voyage* :

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre¹⁰² !

⁹⁸ Baudelaire, *les Fleurs du Mal*, CXIX, p. 115.

⁹⁹ Lettre à Robert Élie, juillet 1939, *Lettres à ses amis*, p. 402.

¹⁰⁰ *Poésies complètes*, p. 143.

¹⁰¹ Baudelaire, *les Fleurs du Mal*, CXIII, p. 109.

¹⁰² *Ibid.*, CXXVI, VIII, p. 127, cité dans une lettre à Le Moyne, 8 juillet 1938, *Lettres à ses amis*, p. 352.

Mais, malgré tous ces rapprochements et ces citations, l'expérience identique de la souffrance donne chez Baudelaire et chez Saint-Denys-Garneau un fruit différent :

« [Baudelaire] cet être écrasé, battu, fouetté, qui a bu toute la douleur et l'a comprise enfin, sans révolte, cette dure et sainte amie, qui l'a comprise, et par elle a trouvé l'âme, le domaine de l'esprit, non plus de l'intelligence mais de l'esprit, qui est arrivé aux portes de l'âme et s'est tu, mais aux portes du ciel, vaincu de toutes parts et disponible à Dieu enfin ¹⁰³. »

L'acceptation fait accéder Baudelaire à une sorte de paix, et cette sérénité « tient toute dans la certitude que la douleur a un sens », comme le note Du Bos dans son étude sur *Mon cœur mis à nu*¹⁰⁴. Saint-Denys-Garneau n'a sans doute jamais atteint cette sérénité, sauf peut-être dans quelques poèmes d'octobre 1938 (?) réunis dans *S'endormir à cœur ouvert* à la fin des *Solitudes*.

Prise dans son ensemble, l'histoire de la lecture que Saint-Denys-Garneau a faite de Baudelaire est donc celle d'une assimilation progressive et presque totale de substance. Au début, c'est-à-dire jusqu'en 1934, les notes de Saint-Denys-Garneau contiennent des éléments critiques, donc de source intellectuelle. Puis le ton change en même temps que se noue entre lui et Baudelaire une relation quasi affective, à travers de communes expériences de la création artistique ou de la souffrance. Les commentaires attachés à distinguer le bon grain de l'ivraie cèdent le pas à des réminiscences nombreuses qui témoignent d'une véritable imprégnation : quelques vers, une formule, un mot qui vient cristalliser une rumination longtemps entretenue, ou qui jalonne le chemin d'une obsession. Sans doute Saint-Denys-Garneau a-t-il été frappé par les conseils que Baudelaire ne cesse de se prodiguer dans ses carnets intimes, travailler, passer à l'action, prier, et que son lecteur fait siens, par exemple dans ce passage d'octobre 1937 : « Aurai-je le courage de commencer dès demain à travailler efficacement à mon salut, à être dans la charité, dans l'être ? Et premièrement l'humiliation d'une confession dans les circonstances présentes ¹⁰⁵. » Peut-être aussi Saint-Denys-Garneau note-t-il ses résolutions

¹⁰³ Lettre à « Gertie », 9 août 1935, recopiée dans le *Journal*, inédit.

¹⁰⁴ Charles Du Bos, *op. cit.*, p. 87.

¹⁰⁵ *Journal*, p. 163.

« dans l'espoir qu'elle(s) ai(en)t vertu de talisman », comme le dit Du Bos à propos de *Mon cœur mis à nu* ...¹⁰⁶

Au-delà de cette influence diffuse et de cette sorte de mimétisme affectif, Baudelaire reste sans doute pour Saint-Denys-Garneau l'homme en qui il retrouve des attitudes modèles face à la vie. Tout d'abord le refus de l'accepter telle qu'elle est, même s'il faut absolument considérer ce qu'elle est pour éviter le délit de fuite, comme Saint-Denys-Garneau le rappelle dans une lettre à Claude Hurtubise du 25 août 1935 où il parle de « l'autocondamnation de Baudelaire », de façon elliptique et obscure d'ailleurs. Puis, de là, la connaissance et la possession de l'absolu dans l'art et l'amour, réunis dans le poème cité *la Rançon* qui pourrait servir d'épigraphe à l'œuvre entière du poète canadien.

« Tous ces moyens au début qui étaient des moyens pour adorer, des lieux où adorer ; l'art, l'amour à force d'instinct égoïste et d'une inacceptation de ma pauvreté, et selon la suggestion de l'esprit du mensonge et prince de la stérilité, ils sont devenus moyens et instruments pour posséder, et augmentant mon dépit et mon avidité à mesure qu'ils m'entraînaient et me liaient et m'engageaient davantage dans cette voie de la possession, de l'esprit de richesse ...¹⁰⁷ »

Ces « moyens » ne sont donc que des substituts inacceptables de cette possession, donc illégitimes et *mauvais*. C'est en ce sens que Baudelaire semble lui avoir été le maître « contre les chimères », le « phare » dont la lumière a percé les coins d'ombre :

« La conscience aiguë de soi-même, la conscience du bien et surtout du mal. La conscience de chacun de ses actes et leur exacte évaluation ; voilà ce que j'ai trouvé en Baudelaire.

**Tête à tête sombre et limpide
D'un cœur devenu son miroir**

Cela est nécessaire à certains et nuisibles à d'autres¹⁰⁸. »

Les Fleurs du Mal et les autres œuvres baudelairiennes auront été « nécessaires » au poète canadien ... Et enfin, jusqu'à la mort,

¹⁰⁶ Charles Du Bos, *op. cit.*, p. 26.

¹⁰⁷ *Journal*, septembre 1938, p. 145.

¹⁰⁸ Lettre à Yolande Leblanc, 21 août 1935, recopiée dans le *Journal*, inédit ; les deux vers sont tirés de *l'Irrémédiable (les Fleurs du Mal, LXXXIV, II, p. 76)*.

les deux hommes ont été réunis par ce long enfoncement au sein de la douleur rarement éclairée par quelques lueurs de paix, cette lutte dans un déchirement de chaque jour.

L'exemple est rare d'une lecture aussi profondément assimilée, et par là celle-ci éclaire la personnalité morale de Saint-Denys-Garneau car « le goût de Baudelaire demande non seulement une sorte d'initiation ou d'accoutumance, mais [...] il doit encore correspondre à un besoin aussi profond, aussi irrépressible et inexplicable que celui du luxe et du risque. Si ce besoin n'existe pas [...], rien ne saurait en tenir lieu¹⁰⁹. » Certes Saint-Denys-Garneau a négligé bien des aspects de « son » auteur, Baudelaire le dandy, le toxicomane, le contempteur du monde moderne, mais ses réflexions sur lui contiennent l'essentiel : le drame de l'impossibilité à sortir de soi par l'amour, l'obsession du péché et la soif d'une régénération intérieure. Et qui sait si, dans ces débats autour de l'exemple de Baudelaire, il n'y avait pas aussi chez son lecteur la hantise d'être damné ?

Université Laval

¹⁰⁹ Pascal Pia, rappelant une remarque de Maurice Maillet dans *Baudelaire par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1952, p. 5.
